

Le premier gros chagrin de Gilberte

Autor(en): **A.A.T.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'ami du patois : trimestriel romand**

Band (Jahr): **6 (1978)**

Heft 1

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-238281>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le premier gros chagrin de Gilberte.

Avril, le mois des hirondelles, le mois des primevères, des violettes et des perce neige dans les prés ; Avril, qui nous fait passer avec ses giboulées par des alternatives de soleil et de froid, Avril est de retour... et Gilberte, appuyée à la fenêtre de sa chambrette, ses grands yeux bleus remplis de larmes, oublie un peu de son chagrin à la vue des moineaux qui picotent les miettes et les graines qu'elle répand pour eux sur le balcon.

En cet instant, la porte du jardin s'ouvre pour livrer passage à une petite dame enveloppée d'un grand manteau, la tête coiffée d'une écharpe blanche. Elle fait signe de la main à la petite fille.

C'est tante Eveline ! et Gilberte essuie bien vite ses larmes pour courir à sa rencontre. Que de baisers et de douces caresses s'échangent alors !

Mais pourquoi ces yeux habituellement si gais, sont ils aujourd'hui rougis et gonflés par des larmes ?

Tante Eveline attirant la fillette, s'assied sur un canapé avec elle et lui demande la cause de ses pleurs. Alors, avec de gros soupirs, Gilberte raconte la triste histoire.

— Oui, dit elle, j'ai été punie à l'école parce que je n'ai pas voulu réciter ma poésie.

— Comment cela, tu n'as pas voulu ? ne l'avais tu pas étudiée ?

— Oh ! oui, je l'avais étudiée et je la savais bien par cœur, mais je ne voulais pas la dire.

— Mais, dit la tante, je ne comprends pas... ; tu savais ta poésie et tu ne voulais pas la dire ? ... explique toi donc.

— Eh bien ! non, je ne voulais pas la réciter, répéta Gilberte, s'éloignant de sa tante et frappant du pied, car cela disait :

C'est le printemps,
Sortons aux champs,
La campagne est fleurie.

Qu'est ce que ça me fait à moi que la campagne soit fleurie, puisque Jeanjean est toujours malade, et ne peut pas courir avec moi dans la prairie. On ne lève pas même les rideaux de sa fenêtre pour y laisser entrer un peu de soleil ; on ne me permet pas d'aller vers lui... Non, c'est trop triste ! Et les pleurs de la mignonne, de reprendre de plus belle.

Tante Eveline est confondue ; jamais elle n'aurait supposé tant de passion chez cette petite fille si raisonnable et si douce qu'était sa nièce.

Cependant, elle sait que pour une tendre fleur, l'ouragan est

plus cruel que pour une plante plus forte et que le chagrin, c'est le chagrin ; il a, hélas ! son venin pour tout âge.

-- Viens vers moi, Gilberte, et causons raisonnablement. Tu as bientôt sept ans, mon enfant ; il te faut apprendre à supporter les ennuis plus courageusement que tu ne le fais aujourd'hui. Il y a des enfants bien plus à plaindre que toi. Ta petite amie Julia, qui a perdu sa petite sœur, il faut bien pourtant qu'elle se console, et même qu'elle récite ses poésies.

Ton frère a la rougeole, c'est vrai que c'est très désagréable, mais si tout va bien, le docteur dit que dans quelques jours il sortira de sa chambre et que vous pourrez de nouveau jouer ensemble, sans crainte de contagion.

Que penserais tu de mon projet ? Pour que le temps passe plus vite, il faut l'employer utilement.

Commence donc par sécher ces vilaines larmes qui t'ont fait le nez tout rouge. Pense à papa et à maman, qui ont déjà assez de soucis avec leur petit garçon malade, sans avoir à côté d'eux une petite fille qui manque à ses devoirs d'école, et qui boude à la maison. Voyons, puisque Jean ne pourra pas encore sortir à Pâques et chercher avec toi les œufs dans le jardin, nous arrangerons, dans les coins du salon et de la véranda, de jolies corbeilles de mousse piquées de fleurs, dans lesquelles nous cachons les œufs.

Puis, avec le contenu de ta cachemaille, nous achèterons un gentil petit canari. Tu nettoieras toi même la cage qui est au grenier, tu froteras les fils de fer avec du papier d'émeri, tu mettras de l'eau et des graines dans les petites auges, du fin sablon sur le plancher, un grain de sucre pour que le petit oiseau puisse aiguïser son bec, des feuilles de salade et même des fleurs en attendant de pouvoir y mettre des cerises et des noix. Quand tout ce travail sera terminé, nous serons arrivés au jour de Pâques.

— Et le petit oiseau sera dans la cage et chantera pour Jean-jean ! Oh que ce sera joli ! Tu es bien la *plus bonne* de toutes les tantinettes du monde, dit Gilberte en se jetant dans les bras de sa tante.

— Mais calme toi donc, enfant, te voilà presque aussi déraisonnable dans la joie, que tu l'étais dans ton chagrin. D'abord, remarque que tu fais deux fautes en ce moment, une de français, car on dit *la meilleure*, et non *la plus bonne*, puis une autre faute d'exagération, car il y a heureusement beaucoup d'autres tantes capables de consoler leurs petites nièces.

Maintenant que te voilà rassurée, je vais vers ton petit frère, à qui il ne faudra pas dévoiler le secret avant le jour de Pâques.

Enfin, fais gentiment tes copies pour les donner demain à l'école.

Et tante Eveline, embrassant tendrement Gilberte, la quitta dans les meilleures dispositions.

A. A. T.

UNE LETTRE ENCOURAGEANTE

Monsieur,

J'ai le très grand plaisir, en ma qualité de Chancelier de l'Académie rhodanienne des Lettres, de vous faire savoir que vous obtenez le prix Henri Kissling, accordé par l'Association Vaudoise des Amis du Patois, 11 ch. du Parc de Velençy, à Lausanne.

Ami très intime d'Henri Kissling, je me réjouis que son souvenir soit conservé et son oeuvre suivie par des hommes tels que vous. Derrière le culte du patois, il y avait en Henri Kissling beaucoup plus que l'amour d'un dialecte : c'était le culte des aïeux, de la petite patrie, de la coutume, dans tout ce qu'elle a de meilleur. Il y puisait un exemple de bonté et de hautes vertus.

Il voulait être digne de ses aïeux qui reposent dans le Pays de Vaud.

Le prix qui vous est attribué vous engage dans la même voie et vous confère la même mission. C'est l'un des plus nobles qu'attribue chaque année, l'Académie rhodanienne des Lettres.

Permettez-moi de vous en féliciter et de vous embrasser comme je le faisais chaque fois que je rencontrais mon cher Henri Kissling.

Paul Chevassus

N.B. Henri Kissling, 1886-1952, géomètre officiel à Oron-la-Ville; rénovateur du patois vaudois, par la réédition du "Conteur" et les premières assemblées des patoisants au Comptoir Suisse. Auteur de morceaux patois, notamment : Lise, la vendangeuse ; Madeleine.

Constant Dumard, 1890-1968, agriculteur à Forel, auteur de nombreux récits patois, traducteur de 36 fables de La Fontaine et de "L'Avare" de Molière.

L'adresse donnée au début de la lettre est celle de feu Adolphe Decollogny, premier président de l'Association vaudoise des Amis du Patois.